R. P. CANDIDE, O. M. C.

AU PAYS DE MONTCALM

Extrait de la *Nouvelle-France*



Cuirasse que portait Montcalm à la bataille des Plaines d'Abraham

QUÉBEC
IMPRIMERIE DE LA Cie DE " L'ÉVÉNEMENT "
30, rue de la Fabrique
1909

AU PAYS DE MONTCALM

Un séjour récent dans le midi de la France me faisait frôler des lieux tout embaumés du souvenir de Montcalm. L'occasion était trop bonne, et je lui trouvai assez de cheveux pour la saisir au passage. Enfin, je *montcalmisai* consciencieusement. C'est en simple curieux, toutefois, et les mains dans les poches, que je me payais ce léger plaisir. Hélas ! je comptais sans les exigences de l'amitié...Si vous faites usage d'une plume, et que vous ayez pour ami un directeur de revue, je vous conjure de faire vos voyages dans le plus strict incognito. Faute de cette précaution, me voilà contraint de vous dévoiler mes flâneries de l'an dernier. Une autre fois, je serai plus prudent, je vous le jure.

SAINT-VÉRAN

Ce vocable, on le sait, est le premier nom patronymique des Montcalms. Il désigne toujours ce coin du Rouergue qui fut le plus ancien domaine connu et, suivant l'expression consacrée, le berceau de la famille. Un vrai nid d'aigle, ma foi, ce berceau, caché au cœur d'une forêt de rochers qui plongent leurs racines dans la Dourbie. Le sol appartient à ce système de roches calcaires d'aspects si variés qui font du Rouergue une contrée d'un pittoresque sans cesse renouvelé. Toute la région est semée de bizarreries imprévues qui déjouent tous les calculs. Ici, un puits s'ouvre à la surface et s'enfonce verticalement à des profondeurs inconnues ; là vous entendez sous vos pieds le sourd murmure d'une invisible rivière ; ailleurs, de sous un rocher, s'échappe un cours d'eau dont personne n'a vu la source. A quelque distance de Saint-Véran, se trouve Montpellier-le-Vieux, cette sorte de cité fossile élevée par la nature en un jour de bizarre humeur. Et de telles surprises vous guettent de tous côtés. Regardez sur cette

cime ces maisons aux molles arêtes, aux vastes cheminées, baies rares et sans symétrie. Bah ! ces murs sont des roc adossés au flanc de la montagne. Plus loin, vous croyez voir chaîne de rocs aux teintes uniformes dont les fondements gnent dans le cours d'eau. Erreur ! En vous approchant, v reconnaîtrez cette fois des demeures bien authentiques.

Du château de Saint-Véran il reste à peine des ruines vues du chemin, se confondent avec la crête rocheuse.

Ces ruines sont même une menace pour les quelques famil qui s'obstinent à vivoter à leur ombre. Est-ce respect exag pour ces vieux souvenirs ? Est-ce horreur toute roturière du ch gement ?—un mélange des deux, sans doute,—mais les paysa s'accrochent encore, quoique en plus petit nombre, aux flan de cette terre inculte.

Dans les temps troublés, ces lieux devenaient un asile merve leusement choisi et un point d'attaque incomparable. En ba une gorge étroite où coule la Dourbie ; en face, une chaîne d collines à pic. D'un côté seulement, Saint-Véran était moins ina cessible, bien que toujours aisé à défendre. C'est là, aussi loi qu'on peut retracer l'histoire, que vivaient les ancêtres du mar quis de Montcalm.

Dans la première moitié du XVe siècle, cette famille s'allia celle de Gozon. Jean de Montcalm de Saint-Véran exerçant a Nîmes, vers cette époque, la fonction de maître des requêtes, y épousa Jeanne de Gozon, nièce du légendaire Dieudonné de Gozon, grand maître des chevaliers de Rhodes.

On n'est point pressé lorsqu'on flâne. Si nous rappelions la célèbre équipée de ce moine soldat ? C'est du sang de Montcalm, d'ailleurs, qu'il s'agit.

Il y avait donc à Rhodes un dragon monstrueux, vrai cimetière vivant, dont les victimes se chiffraient annuellement par centaines. L'île était presque dépeuplée d'animaux et les humains devaient user d'une extrême prudence pour échapper aux griffes de la bête. Celle-ci était quasi invulnérable, grâce à une cuirasse d'épaisses écailles qui protégeait son corps tout entier. A tenter une attaque téméraire, nombre de chevaliers avaient déjà perdu la vie, et, depuis longtemps, défense expresse était portée par le Conseil de l'Ordre, et ce, sous peine de mort, d'affronter une lutte trop inégale et dont l'issue était désormais certaine.

Quelle tristesse, pourtant ! Après avoir défendu les chrétiens

contre les mécréants, les voir dévorer par un tyran sans pitié ! C'en était trop. Pourquoi porter une épée, alors ? Ainsi raisonnait Dieudonné, récemment élu grand maître. A tout prix, il [illegible]e délivrer ses vassaux.

Pour l'avoir vu de près, il avait pu remarquer sous le flanc du dragon le défaut de la cuirasse, et ce fut là le point de départ de sa stratégie. Sans rien dire de son secret il passe sur le continent, et emploie deux ans à construire un fac-similé du terrible adversaire et à dresser pour l'attaque une meute de chiens. Après de nombreux essais, confiant dans son stratagème, il retourne dans l'île, avec ses savants auxiliaires, et fait part de ses plans au grand Conseil. Celui-ci s'en tient aux précédents arrêts et confirme la peine de mort en cas d'infraction. Cependant les victimes augmentent toujours. La saison vient où la bête, plus affamée, va se montrer autour des chaumières.... Gozon n'y tient plus. Voir égorger tous les jours sous ses yeux de pauvres êtres sans défense, lui, qui a fait vœu de secourir les opprimés ! Le Grand Maître du Ciel ne peut lui demander un tel sacrifice.

La résolution est bientôt prise. Il se dévouera. S'il succombe, il tombera comme un preux ; s'il triomphe, le succès le justifiera.... Dès le lendemain, à l'aube, il sort avec un seul écuyer, tous deux lance au poing et dague à la ceinture.

Les chiens, flairant la bête, frémissent d'impatience.

Bientôt, en effet, l'ennemi se montre. Point n'est besoin de le provoquer. A grandes enjambées, il se dirige sur le chevalier. C'est ce qu'attendait celui-ci. A lui les premiers coups. Si la partie est trop inégale, il appellera les chiens à son aide. Quant à l'écuyer il attendra à distance l'issue du combat pour en informer ses [illegible]rères d'armes.

Après une invocation au Seigneur-Dieu et à la bénoiste Vierge sa haulte Dame, le chevalier se porte au-devant de son terrible adversaire et amortit de sa lance l'élan furieux de ce dernier ; puis, il se glisse près de l'épaule du monstre, et, saisissant sa dague, l'enfonce d'une main sûre et jusqu'à la garde dans le cœur de la bête. Furieuse, celle-ci s'affaisse sur elle-même, mais, d'un coup de griffe, coupe en même temps la retraite à son agresseur. Mais le coup était prévu. Avant de tomber, Gozon pousse un cri. Les chiens accourent en hurlant, et s'acharnent aux flancs du monstre qui est enfin forcé de lâcher prise et qui, bientôt,

épuisé, baignant dans son sang, les entrailles à nu, annonce p un râle affaibli qu'il a pour toujours cessé de nuire.

L'écuyer, en voyant son maître tomber, avait couru au cast en porter la nouvelle. Deux chevaliers se précipitent en armes sa suite, et ils trouvent dans la plaine le dragon gisant, inanim et leur frère d'armes tout ensanglanté et sans connaissance. I le rappellent à ses sens et retournent avec lui au château.

Imaginez la joie, les cris délirants, les acclamations frénétique qui accueillirent la nouvelle. Vengées enfin, et dignement, le malheureuses victimes ! Et pour les survivantes, plus de terreur plus de massacre, mais une complète sécurité ! Et les bénédic tions des mères et des époux s'en vont nombreuses vers ce noble chevalier, sauveur de l'île.

Mais, en dépit de ces hosannas, Gozon était bel et bien sous le coup d'une condamnation à mort. Après avoir échappé aux griffes du dragon, il était menacé de tomber sous le fer de la consigne. Car, on ne plaisantait pas avec la discipline, dans l'Ordre. Et comme la peine de mort était toujours en vigueur contre les insoumis, le Chapitre décida, à la presque unanimité des voix, qu'il n'y serait point dérogé en l'occurrence.

La nouvelle de cet arrêt circula bientôt dans l'île, et les cris de joie devinrent un concert de murmures, de lamentations, d'appels désespérés qui finirent par émouvoir le Conseil. L'arrêt ne fut point rapporté, mais, pour une fois, on reconnut le droit de grâce aux vœux unanimes de la population, et le libérateur put jouir de l'allégresse universelle.

Simple légende, direz-vous, parmi tant d'autres ; je n'y contredis pas. Au surplus, l'histoire n'est-elle pas encore plus belle ? Y eut-il jamais tarasque comparable au Turc ? Je ne garantis donc pas tous ces détails que je retrouve à travers mes souvenirs d'enfance. Ils me revenaient délicieusement à la pensée, ces souvenirs, tandis que la diligence, en contournant le cône de Saint-Véran, m'offrait, à chaque angle de la route, de nouveaux aspects de ces antiques ruines.

C'est au récit de ces légendes héroïques que fut bercée l'enfance de Montcalm. Pour lui, le chevalier de Gozon était le grand ancêtre, l'idéal de la famille, le résumé des vertus du chevalier. Lorsque au retour de Carillon, le général subit les ennuis d'une longue inaction, à Montréal, il s'en plaint en ces termes : « Je regrette dans mes accès d'imagination folle et romanesque de ne m'être pas fait chevalier de Malte pour mourir

grand maître. C'est le sang des Gozons qui coule dans mes veines [1]. »

Pour n'avoir point habité Saint-Véran, Montcalm n'en avait pas moins hérité des vertus ancestrales. Entre le vainqueur de Chouaguen et le grand maître de Rhodes le parallèle serait facile. Brave comme une épée, audacieux au besoin, et, avec cela, esprit très positif, mettant du calcul jusque dans ses audaces, très personnel sans forfanterie, fier et franc sans bravades, spirituel sans malice, honnête toujours, sinon toujours désintéressé, tel je me figure le vainqueur du dragon, tel nous apparaît Montcalm.

Un observateur nous dirait si ce sont là fruits du terroir et si les montagnes du Rouergue eurent quelque part à semblable floraison. Quoi qu'il en soit, l'on pourrait former une brillante anthologie en cueillant çà et là dans la Correspondance de Montcalm. Ce serait tâche agréable, et cette sorte d'auto-portrait serait autrement vivant qu'une sèche analyse. Mais il faut se borner. Notons seulement l'impression que fit sur les naturels ce grand guerrier à face pâle : « Nous avons voulu voir, disait le chef des Outaouais, ce fameux chef qui, en mettant pied à terre, a foulé aux pieds l'Anglais. Nous pensions que sa tête se perdait dans les nues. Tu es petit, mon Père, mais nous voyons dans tes yeux la grandeur des pins et le vol de l'aigle. » Dans une autre occasion, un orateur indien, après avoir écouté la harangue du général, se leva avec solennité et fit une réponse qui se terminait ainsi : « Personne ne nous a jamais mieux parlé que toi. C'est le manitou de la guerre qui t'inspire ».

Plusieurs branches de la famille de Montcalm ont continué à faire souche dans le Rouergue, et, à diverses époques, quelques-uns de ses membres sont mentionnés dans l'histoire. La piété devait être une tradition de race. Nous voyons un marquis choisir pour sépulture l'église des Cordeliers de Millau, un autre veut reposer après sa mort dans le cloître des Frères Prêcheurs de la même ville, un troisième se trouve, vers le quatorzième siècle, à la tête de l'abbaye bénédictine de Nant. Dans cette dernière localité, nous avons recueilli sur la bouche de quelques anciens un hommage plein de vénération à l'adresse des derniers « Messieurs de Montcalm » qui habitèrent la contrée.

---

1 — Casgrain, *Montcalm et Lévis.*

CANDIAC

Des hauteurs du Rouergue à la campagne nîmoise la distance n'est pas énorme ; la vapeur nous y transporte en moins de quatre heures. Mais dans cet intervalle on a franchi les Cévennes, et sitôt qu'on atteint le versant méridional de ce massif, tout change d'aspect. Le calcaire jurassique disparaît sous des couches plus récentes ; la température s'élève sensiblement. Nous sommes encore à quelque cent mètres d'altitude, et déjà le mûrier abonde, alimentant de florissantes magnaneries. Achevez de descendre la rampe, vous atteignez cette vallée ensoleillée, au fond de laquelle dort l'antique cité romaine, *Nemausa* la belle. Ce n'est pas tout à fait la Provence, mais c'est presque le même soleil. Nîmes n'est point Marseille, mais l'esprit y est vif, l'imagination ardente. C'est le Midi enfin, ce Midi qui fait tant parler de lui lorsqu'il lui prend fantaisie de bouger.

Allons tout droit à Candiac ; au retour, si vous y tenez, nous jetterons un coup d'œil d'amateur sur la grande cité. Candiac est presque la banlieue de Nîmes ; en moins de trois quarts d'heure, la locomotive nous dépose à la gare de Vauvert. Vauvert est le chef-lieu du canton auquel ressortit administrativement le domaine de Candiac. La « riche » Vauvert, ainsi la nomment les traditions locales. « Verte vallée », tel est le sens du vocable où je soupçonne une parenté bénédictine. Quel est donc l'écolâtre qui, coupable du plus misérable des calembourgs, a doté les armes de la ville d'un prosaïque jeune veau ? Le bourg est assez considérable et compte une forte proportion de réformés. Aussi bien, depuis les nombreux tunnels des Cévennes, nous sommes en plein théâtre des vieilles luttes religieuses. Les défilés des collines cévenoles semblent toujours pleins de mystère. Ils étaient bien faits pour une guerre d'embuscade, et les Camisards avaient beau jeu pour y faire un pied de nez aux dragons du grand roi.

Il y a plus que des ruines, à Vauvert, pour nous parler de Montcalm. Dans la pensée de ses concitoyens, le héros occupe une grande place. On le sent revivre dans ces lieux qu'il habita jadis. Le digne curé de Notre-Dame de Vauvert racontait naguère à ses paroissiens, dans les pages de son bulletin mensuel, les gloires de l'illustre concitoyen d'autrefois. Mais c'est surtout

au « Comité du Monument » que Montcalm règne en vrai dictateur. Le secrétaire trésorier, M. G. Bouzanquet, est un homme épris. Infatigable, enthousiaste, il est identifié avec son rôle, et il parle de Montcalm comme d'une gloire personnelle. Avec quel joyeux empressement il fait part de ses projets et de ses espérances ! On ne se défend pas contre un zèle si conquérant auquel un plein succès est assuré d'avance.

Allons visiter maintenant le manoir de Candiac. Du haut du mamelon qui porte Vauvert, on l'aperçoit là-bas, comme une île blanche au milieu de la plaine. Deux kilomètres environ, sur un chemin poudreux, en une chaude après-midi de juin, cela manquerait de charmes, sans la douce fraîcheur d'une aimable compagnie. Avec un partenaire comme M. le vicaire de Vauvert, je pouvais bien sans fatigue sensible tripler cette distance.

Le château ne ressemble aucunement à une forteresse. Ce n'est pas un guerrier debout, bardé de fer, l'air sombre et menaçant, l'œil au guet, prêt à lancer la mort par d'étroites meurtrières. C'est au contraire un bon bourgeois nonchalamment assis parmi de vastes champs aux épis dorés, aux pampres vermeils. Ni créneaux, ni donjons, ni fossés, ni courtines. L'aspect est joyeux, les couleurs sont claires, les baies largement ouvertes au soleil.

C'est vers la fin du 15e siècle, que la seigneurie de Candiac fut acquise à la famille de Montcalm-Gozon. Le château fut restauré et complété en 1632. Il formait alors un quadrilatère flanqué à chaque angle d'une tour carrée. Dans le premier quart du dernier siècle, par suite d'une querelle de famille, deux de ces tours furent rasées et le château réduit aux proportions actuelles. Une partie des anciens murs se voit encore, et ce qui reste d'une des tours disparues est utilisé comme dépendance de la ferme. En 1858, la propriété fut vendue aux enchères. L'adjudicataire, M. le baron de Bernis, a gardé le château et une partie des terres qu'il fait exploiter à forfait. Une autre partie a été acquise récemment par la famille Bouzanquet et, en souvenir de Montcalm, baptisé du nom de Saint-Véran [1].

Tel quel, le manoir offre encore de belles dimensions, et, quoique le propriétaire ne l'habite point, accuse un certain souci de conservation et d'entretien. Les abords sont soignés et la façade à peu près en l'état. Pénétrons maintenant à l'intérieur. La

1 — Nous devons ces détails et d'autres qui suivront à l'obligeance de M. G. Bouzanquet, ci-haut mentionné.

fermière de céans, avec une entière bonne grâce et non sans un grain de fierté, s'offre à nous faire les honneurs du château. Pensez donc ! Ce n'est point tous les jours qu'on vient du Canada pour un tel pèlerinage ! Et ce n'est pas pour une bagatelle qu'on affronte une heure durant, en plein mois de juin, le soleil du Midi, ce soleil puissant qui gonfle les grappes et fait bouillir les têtes !

Un tour de clef. Nous franchissons le seuil que foulèrent jadis les pieds du futur héros. Le rez-de-chaussée, encombré de produits et de mobilier agraires, nous livre avec peine un passage vers l'escalier d'honneur. Celui-ci est assez remarquable ; la rampe est massive, les marches sont très larges, la pente fort douce, le plafond formé de petits carreaux dont les dessins et les motifs varient à l'infini. Le tout, parfaitement préservé, ne porte point trace de réparations. Les appartements des deux étages sont aussi en bon état, quoique sans ameublement. Voici la chambre où Montcalm poussa son premier cri. Bien que le décor y fasse entièrement défaut et que rien n'y éveille l'imagination, on ne se défend pas d'une certaine émotion à la vue de ces murs qui abritèrent pendant des années le futur général. Ici l'enfant essaya ses premiers pas ; voici, dans le galetas, un guéridon tout vermoulu où il alignait sans doute ses soldats de plomb. A peine adolescent, il fit connaissance avec l'armée, et fut lui-même, à peine âgé de quatorze ans, un soldat pour de bon. Il n'avait mordu que mollement aux leçons de son précepteur. Il était rebelle aux charmes de la calligraphie, n'aimait que médiocrement la lecture. L'histoire seule avait le don de lui plaire et il y excellait. C'était peu aux yeux de l'abbé Dumas. « Qu'en fera-t-on ? » exclamait-il. Et pour lui faire honte, il lui mettait sous les yeux l'exemple de Jean son frère qui, à six ans, traduisait grec et hébreu. Il est vrai que ce petit prodige était mort à sept ans. Pour cette raison ou pour d'autres, Louis-Joseph restait indifférent au désespoir de son maître. Et il développait son idéal, à lui, dans une lettre à son père : « Voici mes ambitions : être un homme honorable, vertueux, brave et chrétien.... être soumis à vous, à ma mère, déférent à Dumas... savoir monter un cheval convenablement. » C'était un assez beau programme, et que l'enfant ne devait pas démentir. A 14 ans, donc, le jeune homme était dans les rangs. A 20 ans, il faisait, avec le grade de capitaine, la campagne de Pologne. C'est à Candiac qu'il venait se reposer et guérir ses blessures. On ne le voyait guère à la cour. C'est à sa

mère, et, après son mariage, c'est à la marquise et à ses nombreux enfants que vont toutes ses pensées. La maison en effet s'est promptement peuplée : dix enfants lui sont nés. Quelle allégresse au château, lorsque, après sept ans d'absence, le marquis revient, glorieux et tout rayonnant de joie ! Il rapporte cette fois le titre de général, mais il n'est plus rien qu'époux et père. Il entend à peine les acclamations d'un peuple en délire ; il y a bien autre chose qui l'occupe : ses enfants, son épouse, sa mère, ses champs. Il va oublier sa gloire et ses fatigues dans l'existence simple et poétique d'un gentilhomme à la campagne. Les armes, purifiées de leur rouille sanglante, reprendront leur place sur la panoplie du salon ; le panache et les épaulettes attendront au fond d'un coffre le signal de la prochaine campagne.

En aliénant le manoir, la famille a gardé les reliques du passé. Ce qui ne méritait pas d'être enlevé encombre aujourd'hui une grande pièce du second. Voici une botte qui aurait appartenu au grand guerrier, me dit la fermière. Dame ! je ne suis pas un antiquaire, et il m'a été impossible d'identifier l'épaisse basane. Elle a bien une tournure militaire et un air d'antiquité incontestable. C'est tout ce que je veux dire. Mais si vraiment les cavaliers du régiment de Montcalm chaussaient tous pareilles bottes, je vous donne ma parole que, s'ils furent parfois sans pain, comme plus tard les soldats de Sambre-et-Meuse, ils n'étaient point « sans souliers ».

En résumé, le château de Candiac est un précieux souvenir, et Vauvert peut être fière de l'avoir à ses portes. On sait que les autorités du moment n'apprécient guère cet honneur. Le geste du conseil municipal socialiste refusant le droit de cité au plus illustre fils de la commune a soulevé dans tous les milieux un sentiment de dégoût et suscité de nobles rivalités. Montcalm n'aura pas son monument dans la commune de Vauvert qui s'est sottement privée de cet honneur, mais à Vestric-Candiac, la commune voisine. Il y sera aussi chez lui, car il en était seigneur de son vivant, et, de plus, c'est précisément à la commune de Vestric qu'est rattachée, depuis la Convention, la terre de Candiac. C'est donc là, à un mille environ du château, que s'élèvera la statue de Montcalm. Depuis longtemps déjà les feuilles canadiennes ont reproduit la maquette du sculpteur Morice. Le monument se dressera au milieu de l'unique place du village, débarrassée à cette occasion de quelques immeubles démodés. L'église d'un côté, de l'autre le château qu'il fit construire lui-même, seront pour le héros un cadre bien approprié. C'est dans

cette église de Vestric que fut ensevelie en 1788 la veuve de Montcalm. Nous transcrivons ici partie de l'acte de sépulture, dont une copie photographiée nous a été gracieusement transmise par M. Bouzanquet :

L'an mil sept cent quatre-vingt-huit et le premier jour de mars, nous nous sommes transporté au lieu et château de Candiac dont le service paroissial est immémorialement annexé à notre dame de Vauvert, notre église...... où étant nous avons prié Dieu en présence des restes précieux et respectables de Madame Louise Angélique Talon du Boulay, Marquise de Montcalm, veuve de M. le marquis de Montcalm, lieutenant général des armées françaises dans l'Amérique septentrionale, mort devant Québec, et pour le repos de l'âme de ladite Dame, avons ensuite offert le St-Sacrifice dans la chapelle du dit château......après quoy......avons honorablement fait l'enlèvement du corps de la dite Dame, reposant dans son appartement, pour le transporter processionnellement en la susdite chapelle dudit Château où après luy avoir rendu les honneurs pieux et funèbres qui nous compétaient, en avons solennellement fait le dépôt......avant d'arriver à Vestric, terre appartenant à la maison de Montcalm et dans l'Eglise de laquelle sa sépulture a été élue......

A défaut de Vestric, Nîmes eut été fière de donner à Montcalm une place d'honneur au milieu de son Esplanade ou autour de sa merveilleuse fontaine. Le théâtre, à un point de vue, eut été plus digne du héros, et ici encore, il se fut senti chez lui. Lorsque le seigneur de Candiac sortait de l'intimité familiale, c'est parmi la noblesse nîmoise qu'il trouvait les meilleures relations d'amitié. Son souvenir n'est pas mort dans la vieille cité romaine, son nom se rencontre dans la série des rues et des édifices publics, et selon toutes les apparences, les fêtes que Nîmes lui prépare seront dignes de lui.

AVEZES

De Nîmes, en prenant la direction du nord-ouest, on trouve la sous-préfecture du Vigan, et à 3 kilomètres de là, le château d'Avezes, résidence actuelle des héritiers de Montcalm.

La seigneurie d'Avezes ne devint la propriété de la famille des Montcalm-Gozon qu'en l'année 1789, et ce, après un combat juridique de trois demi-siècles. Vers la fin du XVe siècle, elle avait été acquise aux Vabres de Beaufort, originaires du Rouergue comme les St Véran. Peu après, à la suite d'une alliance entre les deux familles, des prétentions opposées se firent jour. L'affaire fut portée devant les cours en 1633. On plaida ferme. La procédure mérita par sa longueur le nom de « Grand procès

des Cévennes ». Nous avons vu, encombrant une pièce du château, les nombreux volumes de ce fameux dossier. En 1756, le marquis Louis-Joseph, lieutenant-général des armées du Roi en la Nouvelle France, représentait la partie plaignante. Une tentative d'accommodement eut lieu le 28 septembre de cette année. De part et d'autre, on fournit des cautionnements et on accepta des arbitres. Mais le général, trop occupé avec l'Anglais et l'Iroquois, n'avait pas le loisir de surveiller ses intérêts. Il se promettait sans doute d'y voir à son retour. Hélas ! il ne revint pas ; et lorsque le Parlement de Toulouse, dans la dernière de ses séances, se prononça enfin pour les réclamants, le héros des Plaines dormait son glorieux sommeil sous la chapelle des Ursulines. Son fils, Pierre-Louis-Marie-Gilbert, prit aussitôt possession du domaine. Ce fut une fête aux alentours. L'occupant d'alors avait atteint le comble de l'impopularité. Hautain et sans scrupules, il vit son départ salué par des huées unanimes, tandis que le fils de Montcalm était acclamé comme un libérateur. L'année suivante, la seigneurie d'Avezes prit fin, mais tel était déjà l'ascendant du nouveau seigneur que les patriotes se gardèrent d'incendier ou de raser le château ; ils exigèrent seulement qu'on abattît les donjons et qu'on aveuglât les meurtrières.

Le vainqueur de Carillon n'habita donc pas le château d'Avezes ; c'est bien là pourtant que son souvenir est le plus vivant. Ses descendants, qui n'ont cessé de l'habiter, ont tenu à honneur d'y perpétuer la mémoire de leur glorieux ancêtre. Divers portraits du héros s'y montrent à toutes les pièces ; ici, et là, des panoplies décorent un mur aux antiques peintures, vieilles armes qui ont un air de vénérables reliques. Bon nombre de meubles, transportés de Candiac, sont ceux-là mêmes qui furent témoins des adieux suprêmes de 1756. Le propriétaire actuel, le marquis de St Maurice-Montcalm, a entrepris de restaurer les tourelles et de rendre au château la forme qu'il devait avoir au XVIIIe siècle. La façade principale est déjà complète.

Avec une parfaite courtoisie, le régisseur fait au voyageur canadien les honneurs du manoir. Le marquis ne doit arriver qu'à la fin de la saison, et en attendant le babillage des enfants, le parc ne retentit que du ramage des pinsons et du murmure d'une cascade mignonne tombant dans un vivier. A l'une des extrémités du parc, une grotte encadrée de verdure sert de trône à la Vierge de Lourdes. Ce fac-similé de Massabielle est un

ex-voto élevé par la marquise, née Pozzo di Borgo, en mémoire d'une guérison obtenue. La reconnaissance est attestée par une plaque de marbre, mais elle doit s'échapper souvent à cet endroit d'une poitrine vivante, car tout indique qu'on vient souvent s'agenouiller aux pieds de la Madone.

Non loin de là, un phénomène végétal, assez bien nommé le *Pont de mousse*, compte parmi les curiosités de l'endroit, et fait nécessairement partie des souvenirs qu'un touriste bien équipé loge dans sa camera. Un flâneur sans ambition et sans moyens se contentera d'une carte postale illustrant la petite merveille.

Les environs sont pittoresques. Le massif des Cévennes vient mourir là, en face du soleil de la Provence. Les montagnes abruptes sont devenues des riantes collines aux flancs couverts de vignes et d'oliviers. Vu des hauteurs voisines, le village d'Avezes présente un joli coup d'œil. Le château se devine, plutôt qu'il ne paraît, au travers d'une ligne de verdure en claire voie. Il domine légèrement les humbles maisons du petit bourg et même la modeste église paroissiale. Lors de mon passage, l'unique porte de ce temple rural gardait encore les traces de la hache sacrilège qui avait, deux ou trois ans auparavant, livré passage aux héros de l'inventaire. La chose n'alla pas toute seule, paraît-il. Tout comme en Bretagne, on jugea prudent de calmer les nerfs de la population électrisée. Finalement, les officiers de la loi, après force délais, eurent recours à la ruse et vinrent, à une heure savamment choisie, consommer leur intéressante besogne.

C'est que, je le répète, nous sommes ici en plein théâtre des vieilles luttes religieuses. La foi y reste active et fière en face de l'erreur puissante et audacieuse ; le mal de l'indifférence y est moins répandue qu'ailleurs. Il est telles paroisses qui, au point de vue religieux, rappellent les meilleures du Canada. Le curé du Vigan, par exemple, s'il était transporté tout à coup dans une des vieilles paroisses des environs de Québec, pourrait se croire encore au milieu de ses bons Viganais.

Ainsi, il ne sera surprenant pour personne d'apprendre que le nom de Montcalm, nom d'un grand guerrier et d'un grand chrétien, soit populaire dans ce milieu. Avezes n'est pas, à vrai dire, administré du Vigan, mais si je ne fais erreur, elle le fut autrefois. En tout cas, les ci-devant seigneurs d'Avezes avaient des propriétés dans la commune du Vigan, et, de ce chef, étaient citoyens de cette ville. C'est à ce titre que les Viganais se récla-

ment du marquis Louis-Joseph de Montcalm. Avant que le comité de Vauvert eût pris un caractère national, le conseil municipal avoit voté un monument au héros de Carillon. Ce vote fut commué dans la suite en une souscription au monument de Vauvert. Et lorsque le conseil sectaire de cette petite ville eut commis la petitesse que l'on sait, Le Vigan, en concurrence avec Nîmes, épiait l'honneur d'offrir un piédestal au glorieux méconnu. La petite sous-préfecture, déjà fière de son chevalier d'Assas, lui eut volontiers procuré le voisinage de son camarade. Je puis bien user de ce terme, malgré la distance des grades. Tous deux, d'Assas et Montcalm, furent victimes de cette fatale guerre de Sept ans ; ils tombèrent à treize mois d'intervalle, l'un, en Westphalie, sous les baïonnettes prussiennes, l'autre à Québec, sous les balles anglaises. Celui-ci ne vit point le triomphe de l'ennemi ; le premier ne put jouir de la victoire due à sa valeur. Et tous deux, le général et le capitaine, moururent assez tôt pour ne pas subir la honte du traité de Paris.

Mais pourquoi refuserais-je à une plume vagabonde le plaisir de retracer ce charmant épisode de nos héroïques annales ?

Au Canada, la lutte était finie. Montréal avait capitulé ; les régiments et les autorités de la colonie étaient sur mer, et l'on se battait encore de l'autre côté de l'Atlantique. Le régiment d'Auvergne, campé à Clostercamp, en Prusse, était à la veille d'une bataille. Pour prévenir une surprise, le capitaine va seul, en éclaireur, reconnaître la position de l'ennemi, et donne en plein dans un avant-poste. En un clin-d'œil, il est entouré et désarmé. On lui offre la vie et même la liberté, s'il consent seulement à ne point donner l'alarme.... Mais son régiment va être surpris et taillé en pièces. S'il donne l'éveil, c'est la mort pour lui, mais c'est peut-être la victoire pour ses soldats. Feignant de délibérer, d'Assas recueille son souffle, et, de toute la force de ses poumons, jette à sa compagnie son dernier commandement : « A moi, Auvergne, ce sont les ennemis ! » Il tombe à l'instant, percé de vingt baïonnettes. Mais les Français accourent et le vengent noblement.

Mais revenons à nos moutons, comme dit la farce du bon Patelin. D'ailleurs, mon pèlerinage, soumis à des limites précises, m'interdit de nouvelles flâneries. Je vous invite donc à reprendre en compagnie de Montcalm, viâ l'Atlantique, le chemin du vieux Québec.

VERS LA NOUVELLE FRANCE

C'est du port de Brest que Montcalm fit voile pour le Canada, après de longs jours de calme qui mirent sa patience à l'épreuve. Il amenait avec lui deux bataillons. Lévis et Bourlamarque commandaient chacun une frégate, lui-même montait la *Licorne*, avec, pour pilote, le sieur Pélegrin, capitaine de port de Québec « qui irait les yeux fermés dans le fleuve St-Laurent ».

Le voyage de Montcalm sur l'Atlantique ressemble étrangement aux voyages de nos jours. La mer était pour nos aïeux ce qu'elle est pour nous aujourd'hui. Un peu moins de confort d'un côté, un peu plus de mollesse de l'autre équilibrent à peu près les divers agréments de ces sortes de transports. Les impressions de Montcalm lors de cette unique promenade maritime sont tout à fait vingtième siècle.

Après une « belle partance », ce qui veut dire une semaine de temps plus ou moins bénin, la traîtrise commence. « Une espèce de tempête rend tout le monde malade... Vous voyez cela d'ici... » Et en forme de morale : « Je ne conseille à personne de naviguer pour le plaisir ». On vit pire encore. Une vraie tempête, et de trois jours, qui sépara les vaisseaux et les mit en danger... Bref, les beautés poétiques de l'océan ne touchèrent point Montcalm. Il déclare, terrien impénitent, que la mer n'offre un beau coup d'œil que dans les décorations d'opéra, et qu'elle est la voiture la moins à préférer. Sur quel fourgon subirait-on pareilles secousses? « Pendant les gros temps, on ne sait comment se tenir, comment manger, comment dormir ; on est obligé de faire amarrer toutes choses, et si on osait, on serait tenté de se faire amarrer soi-même ».

Enfin, le soleil de Pâques ramène le beau temps « ce qui nous fit plaisir à tous. » C'est à croire. Néanmoins la mer est toujours quelque peu turbulente, et il faut qu'un matelot assuré tienne le calice pour qu'on puisse célébrer la messe. Voilà un luxe qu'on n'a pas toujours, en dépit d'un plus fort tonnage, sur nos riches steamers.

Au reste, on prie tous les jours, à bord de la *Licorne :* « le matin, le soir avant que l'équipage soupe, et on dit les litanies de la sainte Vierge à l'entrée de la nuit. A chaque fois, on prie Dieu pour le roi, pour l'équipage, et on termine toujours les

prières par des cris de *Vive le Roi!* Les dimanches et les fêtes, on dit les vêpres sur le pont, afin que tout l'équipage puisse y assister. »

En approchant de Terreneuve, on s'enfonce dans la brume et on côtoie des montagnes de glace, avec les ennuis d'un abaissement subit de la température. Encore bien actuels, ces contretemps ! Il me souvient de deux nîmoises, soit deux compatriotes de Montcalm, qui connurent plus spécialement ces peu agréables surprises. Parties de leur Midi sous un soleil de plomb, elles n'avaient en cabine que du tulle et du coutil, ce qui se trouva fort léger, aux approches du golfe. La gaieté n'y perdit rien ; les voyageuses savaient, comme jadis Montcalm « prendre tout comme il vient. »

Tout a une fin, et cette fin est délicieuse lorsqu'elle revêt la forme d'une entrée ensoleillée dans les eaux du majestueux Saint-Laurent. « C'est le plus beau pays du monde, » écrit l'ardent méridional. « C'est une féérie,» disent tous les nouveaux venus. Du golfe à Québec, le charme ne cesse pas ; si l'on remonte à Montréal, l'enchantement dure toujours, augmenté sans cesse par de nouveaux décors.

A la Petite Ferme, la nostalgie du sol jette Montcalm au rivage. Il a hâte, d'ailleurs, de voir Québec, et la frégate est trop lente à son impatience. Il parcourt ainsi, dans de mauvaises voitures, sur des chemins détrempés, la distance qui sépare Québec du Cap Tourmente. Au lieu de gagner du temps, il n'arrive que plusieurs heures après la *Licorne*, et il y a été « pour de la pluie, de la fatigue et de la dépense. »

En revanche, il met à profit ce contre-temps. Grâce à ce voyage improvisé, il lie, chemin faisant, d'agréables connaissances, observe de près la culture et les habitants et note en passant de fort judicieuses remarques.

Il arrive enfin, plein d'admiration et d'enthousiasme, dans cette ville où l'attendent la gloire et la mort. C'est le 13 mai 1756.

QUÉBEC—HÔTEL DES REMPARTS

Quelle était l'existence du général entre deux campagnes ? Quelle vie menait-il dans son hôtel de la rue des Remparts ?

Privé des douceurs de l'intimité familiale, il n'avait, pour triompher de l'ennui, que les distractions de la vie de société. D'avance, il s'était enquis des agréments que pouvait offrir à un

gentilhomme la bonne compagnie du Canada. Et, nous en avons sa parole, la réalité dépassa son attente. Il écrivait, en effet, en septembre 1757, à son ami le chevalier de Lévis : « J'ai des clous, mon cher chevalier, la pituite me suffoque... je ne mange qu'un quarteron de pain, je me purge demain, et me trouve bien ici : c'est une capitale ».

C'est de Québec qu'il s'agit. A Montréal, il se plaît beaucoup moins. Les dames n'y sont pas aussi cultivées, leurs manières lui semblent trop réservées. Et puis, il n'est point à son aise près du gouverneur. Les relations, sans doute, sont correctes, on y met de part et d'autre de la bonne grâce, de la délicatesse, mais la cordialité en est absente et l'exubérance méridionale du général n'y trouve point son compte. Aussi, tout prétexte lui est bon pour prendre congé du marquis de Vaudreuil et filer sur Québec. Là, il donne des soupers, il est recherché comme parrain, il cultive un cercle de dames où le bon ton, l'aisance et l'esprit lui valent d'agréables soirées. Quant aux Bigot et autres parvenus, il les méprise, sans oser ni pouvoir le dire trop haut. Il ne peut ignorer néanmoins le palais de l'intendant, mais il y paraît le moins possible : « Je n'ai encore été qu'une fois avec assez d'indifférence (au palais) », écrivait-il une dizaine de jours après son arrivée. A son gré, le gouverneur eût pu montrer plus de fermeté et opposer une digue aux abus scandaleux des jeux de hasard et des folles dépenses qui s'étalaient sans pudeur aux yeux du peuple affamé. Pourtant il ne peut s'y soustraire lui-même entièrement, et il éprouve le besoin de s'en excuser auprès de ses amis : « Grand souper au palais, écrit-il à Lévis en janvier 1758 ; j'y eus comme de raison la fève et Mme de Péan fut ma reine. Au reste je me suis retiré à une heure, fou de voir autant jouer et berlander.... je compte (inter nos) y être pour une quinzaine de louis ; il y a des sociétés qu'on ne peut refuser.»

Peu après son arrivée, il avait, selon son expression, « ouvert l'avis du retranchement des tables.» Vaudreuil, en ce moment à Québec, promettait de l'imiter, et, de fait, le gouverneur donna l'exemple d'une relative modestie. « Je vous exhorte, disait le général à Lévis, à n'avoir qu'un gros dîner bourgeois, à un seul service pour les officiers arrivant des quartiers, ni violons, ni bals, ni fêtes.» L'intendant lui-même sembla un moment impressionné par ces exemples ; d'ailleurs le flot montant des imprécations populaires ne pouvait manquer de l'émouvoir quelque peu. « L'intendant a, d'avant-hier, commencé à servir à un seul

domestique, et supprimé la pâtisserie, à cause de la farine.» Hélas ! le char était trop embourbé, et Montcalm lui-même, en face de l'abîme qu'il entrevoyait, se laissait reprendre dans l'engrenage des jeux et des soupers, et, quoique en gémissant, continuait d'obéir plus ou moins à une routine insensée : « Mardi, l'intendant chez moi ; jeudi, monseigneur. Je soutiens noblesse et dignité, mais je mange mon bien, et je frémis pour l'avenir. Du 1er avril 1755 au 1er janvier 1758, 57,000 livres d'argent sec dépensées. Et si j'avais eu quelques provisions ! que faire ? Celui qui est dans ma place doit faire ainsi.»

C'est encore à son confident ordinaire, Lévis, qu'il fait ces candides aveux. Les circonstances, il faut le dire, étaient plus fortes que lui. Eût-il fait mieux, avec l'autorité suprême ? C'est douteux. Toutefois, il ne se départit jamais d'une sage fermeté vis-à-vis de l'armée. Il avait interdit aux officiers de jouer, aussi bien entre eux qu'avec les bourgeois, et les infractions étaient sévèrement punies... « On a joué chez une madame du régiment de Guyenne, il y a un mois ; le mari puni par moi ; défense ; nulle récidive... D'Hart a ordre de s'informer si on joue ailleurs, de m'en rendre compte, d'ordonner punition si c'est chez nous, et de m'avertir si l'on joue chez des officiers de la colonie ou des bourgeois ». Dans cette même lettre, écrite en décembre 1757, on lit une phrase qui sonne comme un glas : « L'intendant aura le malheur de finir par être détesté, et cela doit être pour qui ne met aucun ordre dans les commencements ».

Au point de vue religieux, il n'est pas douteux que Montcalm ait été d'un bon exemple. Rien ne montre qu'il ait jamais démenti sa première éducation ni oublié les leçons de sa pieuse mère. Dieu, pour lui, était bien le chef suprême sous lequel il prétendait servir et à qui il faisait hommage de ses succès. Au lendemain de Carillon, ne faisait-il pas, sur le champ de bataille même, chanter un *Te Deum* devant une croix au pied de laquelle était gravé ce distique :

> *Quid dux ? quid miles ? quid strata ingentia ligna ?*
> *En signum, en victor Deus : hic Deus ipse triumphat !*

Et ce n'était point pour la parade. Ses lettres privées sont remplies des mêmes sentiments : « C'est Dieu qui a fait un vrai prodige dans cette occasion, » écrit-il à la supérieure de l'Hôtel-Dieu.

Je tiens donc que le général était aussi bon paroissien qu'il

était fier soldat. Sa dévotion n'avait rien de mystique, sans doute. Elle n'en était pas moins sévère, et sa conscience la voulait logique. Il trouvait étrange la religion de certains Québecquois, laquelle souffrait, à côté de nombreuses pratiques, une galanterie suspecte. Ses pratiques, à lui, n'étaient pas nombreuses, mais il tenait aux essentielles. Le Carême, les Pâques, les offices du dimanche étaient pour lui choses sacrées, et nous avons vu comment l'on sanctifiait le jour du Seigneur, à bord de la *Licorne*.

Je ne voudrais pas affirmer néanmoins que Montcalm fût d'une docilité d'enfant à l'égard de l'autorité religieuse. Il trouvait Mgr de Pontbriand trop cassant et point diplomate dans la réforme des abus. Il préférait, pour son compte, « ménager les deux autels » et ne se point faire d'ennemis. Dans l'intimité, il ne se gênait pas pour trouver ridicule certain mandement, et il le disait avec sa verve ordinaire, sans que ses sentiments ni ses relations en fussent aucunement affectés.

Il sut, nous l'avons dit, éviter les abus les plus criants dans le jeu et la table. Il ne s'avilit pas, non plus, dans les parties intimes du château Bigot, où la « sultane », Mme Péan, jouait à la Pompadour. Il ne cache pas néanmoins l'attrait qu'avait pour lui la société des Québecquoises. Ces mêmes dames qu'il trouvait passablement libres dans leurs manières, d'une vie oisive et frivole, il les rencontrait volontiers dans les salons de la rue du Parloir. Dans ses lettres intimes, les nouvelles galantes tiennent une bonne place. Il note les démarches amoureuses de Bourlamaque et de Lévis, et c[...] dans le style entendu d'un homme qui connaît. Il ne se défend pas d'aimer lui-même la société des reines du jour ; il les nomme souvent, et il décrit à l'occasion, avec une sorte de culte, les parvis de ces petites divinités. Suivant l'abbé Casgrain, c'est Mme de Beaubassin qui avait ses préférences, grâce au charme particulier de ses conversations et aux qualités de son esprit. Ailleurs, le marquis s'intéressait, s'amusait ou s'étourdissait, chez Mme de Beaubassin, il s'attachait.

Jusqu où alla cet attachement ? Quelle était la nature de cette galanterie ? On n'était point sans appréhensions, à Candiac, sur les liaisons nouvelles du père et de l'époux, et celui-ci doit parfois apaiser de tendres inquiétudes : « J'embrasse ma fille, la très chère que j'aime tendrement... Vous pouvez l'assurer que je n'ai pas en vérité le temps de m'occuper des dames, quand même j'en aurais envie ».

Si cette déclaration dissipa les craintes, c'est ce qu'on ne peut

dire. Pour nous, évidemment, elle n'est qu'une manœuvre habile qui tire le général d'un mauvais pas. Ailleurs Montcalm nous dit le mal qu'il eut à mettre d'accord sa vertu et ses distractions : « Je ne suis véritablement touché que (du souvenir) d'une dame à qui je trouve, dans certains moments, trop d'esprit et de charmes pour ma tranquillité ». Il s'agit sans doute de Mme de Beaubassin.

La vertu triompha-t-elle, finalement ? La voix du devoir couvrit-elle les appels enchanteurs d'un facile plaisir ? Ou bien, emporté et comme submergé par le torrent, le général a-t-il parfois outrepassé le domaine de l'esprit dans ce commerce charmant ? Quoi qu'il en soit il a du moins le mérite d'avoir évité le scandale et respecté son nom. C'était beaucoup en ce siècle aux mœurs si faciles. Sachons lui gré aussi d'avoir censuré, quoique avec ménagement, les excès de toute sorte, au risque de se condamner lui-même. Il trouve, à la vérité, que l'autorité religieuse y va trop rudement ; au fond il s'en veut de se trouver dans cette galère. Son cœur est toujours à Candiac ; il ne cesse de soupirer après la paix, et la paix, c'est le retour, c'est la patrie, c'est la famille, c'est la vertu : « L'ennui ne tue pas, et je le vois bien... ; à quand mon retour ?... Le moment où je vous reverrai sera le plus beau de ma vie » [1]

LES PLAINES D'ABRAHAM

Il ne m'a pas été donné de suivre les traces de Montcalm à Niagara ni autour du lac Champlain. Chouaguen, Carillon, force m'est de brûler ces glorieuses étapes et, sans plus tarder, de clore mon pèlerinage au tombeau de Montcalm.

Sur le théâtre même où elles se déroulèrent, j'ai essayé d'évoquer les scènes glorieuses de septembre 1759. J'ai suivi une partie du chemin où les deux illustres rivaux trouvèrent une héroïque destinée.

L'existence que mena Montcalm, durant les dernières heures de sa vie, me semble une des plus tragiques qui se puisse imaginer. Il sait la colonie perdue. Versailles refuse les secours demandés. Berryer, trop inquiet pour la maison en feu, néglige les « écuries ». Et les renforts affluent d'Angleterre. Chaque jour augmente les chances de l'ennemi : « La paix, ou tout ira mal ! Ah ! que je vois noir ! La colonie est perdue, je ne vois rien qui

1 — Lettre à la marquise de Montcalm.

puisse la sauver.... » Et, cependant, les jeux vont leur train au palais : « On se divertit, on ne songe à rien, et tout va et ira au diable... qui diable sait où tout en sera au 1er novembre 1759 ? Sans me décourager, je redoute cette campagne. »

Un engagement décisif doit fatalement s'imposer. Déjà Louisbourg est tombé. Grandi par ce premier succès, le jeune capitaine Wolfe se dirige sur Québec. Et l'on n'a pas de quoi tirer du canon six jours !

Mais le temps n'est plus aux sombres prévisions et aux plaintes sans écho. De Montréal, le général accourt à Québec, où se doit décidément frapper le grand coup. On vaincra, peut-être, qui sait ? il y a tant de ressources dans le vieux sang gaulois ! et l'ange de Carillon planera peut-être sur la vieille citadelle ! En tout cas, on fera noblement son devoir : « J'ose répondre de mon entier dévouement à sauver cette malheureuse colonie ou à périr. »

Périr !... si loin des siens, après une absence de trois ans, alors que tant de bras s'ouvrent peur l'accueillir ! C'est dur tout de même... Une de ses filles est morte récemment. Il ne sait encore laquelle, mais son cœur meurtri devine que c'est sa très chère, la préférée. Une autre s'est mariée cette année même. Et il ne peut accourir pour consoler et embrasser !... Voilà les tortures du père et de l'époux.

Les angoisses du soldat ne sont pas moindres. Tomber pour une cause désespérée, victime de l'abandon de son roi, victime aussi de l'incurie qui règne à Québec, se savoir voué à un échec presque certain, quel terrible sacrifice ! Ah ! certes, il tombera comme un brave, et ses régiments aussi ! mais, moins heureux que son ancêtre Gozon, il n'aura pas les acclamations d'un peuple sauvé ! Et il le sait !

Ces tristesses néanmoins ne se laissent point deviner. A voir l'activité et le sang-froid du général, on croirait sa confiance entière. Arrivé à Québec, il découvre qu'on n'a point exécuté ses plans de défense. Les remparts sont en mauvais état ; point de camps retranchés. Il se multiplie pour faire face à tous les besoins. Des redoutes s'élèvent ; les régiments s'échelonnent derrière une ligne de retranchements qui s'étend depuis l'embouchure de la rivière Saint-Charles jusqu'au Saut Montmorency, avec le quartier général au centre. En même temps, on répare les murs d'enceinte de la ville, on élève des batteries, on établit des avant-postes. Le fleuve est gardé en amont jusqu'au Cap Rouge. Grâce à sa position unique, à ses défenses naturelles, la ville

peut encore faire bonne contenance devant l'ennemi. On est si bien commandé, d'ailleurs ! Et chacun se prend à espérer.

Enfin, voici l'aube de cette fatale journée du 13 septembre. La soirée a été fort active du côté de l'ennemi. De la Canardière, Montcalm a passé la nuit à épier les mouvements de la flotte anglaise. Il pressent un malheur prochain. Mais ce n'est pas le convoi de vivres attendu qui est en danger, ainsi qu'il le pense. Il est si loin de songer à une descente de l'ennemi, et une telle manœuvre, sauf trahison ou négligence criminelle, est si peu vraisemblable, qu'il refuse d'en croire la première rumeur, et prend quelques instants de repos avant de remonter en selle. Peu de temps après, en arrivant à fond de train à la rivière Saint-Charles, le général constate de ses yeux la terrible réalité : les uniformes rouges apparaissent au-dessus de la ville.

Piquant des deux, il traverse bride abattue la ville qui s'éveillait à peine, envoie des ordres à tous les postes, sort par la porte Saint-Louis, et vient prendre position sur le plateau. Quelles minutes il vécut là !

Il ne maudit personne, ne cherche pas à débrouiller les responsabilités. Il n'est plus qu'un chef en face de l'ennemi. C'est le temps de mourir ou de vaincre... Les forces, hélas ! sont bien inégales. Si Bougainville était accouru du Cap-Rouge aux premières détonations, les chances seraient meilleures... Et les renforts anglais arrivent à tout mouvement. Il y a avantage, c'est évident, à précipiter l'action.

Les régiments sont déjà alignés en face des Anglais ; ce sont ces mêmes régiments qui furent si beaux à Carillon ! Le général, les yeux vifs, l'épée haute, parcourt au galop de son cheval le front de ses troupes. L'armée régulière occupe le centre ; miliciens et sauvages protègent les flancs... Des deux côtés on sent qu'une partie sérieuse est engagée, avec la colonie pour enjeu. Quel frisson dans Québec lorsqu'on entend sonner la charge ! Et quel spectacle pour les milliers de témoins qui, du haut des remparts, suivent des yeux les mouvements des deux armées, à travers un

panache effrayant de tonnerre et de feu [1].

« Il était dix heures. Les nuages s'étaient dissipés, et le soleil éclairant la plaine de tout son éclat, faisait briller devant les

1 — L. Fréchette. *Légende d'un peuple.*

Français les baïonnettes, les sabres, les uniformes garance des Anglais, les tartans des Highlanders... Montcalm fit sonner la charge. Son armée s'ébranla en front de bandière, poussant le cri de guerre à la façon des anciens... [1]

> Jamais plus fier tableau n'avait illuminé
> Un cadre plus sublime

chante encore le poète.

Les deux armées furent également braves. Les généraux étaient dignes l'un de l'autre. Il était écrit qu'ils devaient trouver sur le même champ de bataille une mort également glorieuse.

On sait comment tombèrent ces deux rivaux. Wolfe, atteint dès la première décharge, expire au bruit des balles, sur le terrain du combat. Montcalm, quoique frappé par deux coups mortels, peut être transporté dans la ville et il meurt avec la consolation de ne pas voir les ennemis dans Québec.

Il ne m'appartient pas de comparer le mérite des deux généraux. Aux yeux de la postérité, leur gloire est confondue dans la même auréole. A un point de vue néanmoins, la mort du vaincu me semble plus belle. Les derniers moments de Montcalm ont quelque chose de plus serein, de plus humain, dirai-je. Wolfe veut rester général jusqu'au bout. Son dernier mot est un ordre, un ordre d'attaque. Déjà engourdi par la mort qui approche, il entend ces paroles : «Ils fuient !» La vision de la victoire lui ouvre les yeux et ramène ses forces. «Dieu soit loué !» murmure-t-il. Et il ajoute : « Que le colonel Burton descende en toute hâte avec son régiment vers la rivière Saint-Charles et qu'il s'empare des ponts pour couper la retraite aux fuyards. »

Epuisé par cet effort, il laisse retomber sa tête, et il meurt content. C'est la mort d'un soldat.

Montcalm s'était donné d'avance un successeur, auquel il avait pleine confiance. Dès qu'il se sent mourir, il s'abstient de commander. Le soldat abdique devant l'homme, le général s'évanouit et il n'y a plus qu'une âme de chrétien. Au commandant de la garnison qui vient lui demander des avis : « Je n'ai plus d'ordres ni de conseils à donner, répond-il, le temps qui me reste est très court et j'ai à traiter des affaires bien plus importantes ».

Un billet, signé de sa main, recommande au vainqueur les malades et les blessés, et insiste sur l'échange des prisonniers.

Ce devoir rempli, la seule affaire qui occupe le mourant, c'est

---

1 — Casgrain. *Montcalm et Lévis.*

l'affaire de son âme. Il lui faut ses dernières heures pour se disposer à la suprême revue. Et il le fait avec la franche candeur qui accompagna tous ses actes. Il appelle sur son âme le pardon sacramentel, il tend ses membres affaiblis aux rites purifiants, et il meurt calme.

Des deux côtés de l'Atlantique, l'on s'apprête à célébrer cette épopée de 1759. Le vieux Québec saura faire sans doute au héros des Plaines une brillante apothéose. Et de tous les coins du pays l'on viendra acclamer l'héroïque défenseur dont trois demi-siècles ont consacré la gloire. Et à tous les yeux le bronze du sculpteur Morice fera revivre ces glorieux souvenirs. Le monument nous montrera Montcalm, encore debout, mais blessé à mort. Les yeux, quoique moins ardents, fixent encore l'ennemi. L'épée ne tient que faiblement dans une main défaillante et le héros blessé retomberait inerte s'il n'était soutenu par le génie de la gloire, lequel, penché sur le mourant, lui montre au-dessus de sa tête une couronne qui domine le groupe.

La France de Louis XV méconnut ce fier guerrier dont les Romains. dit Louis Fréchette, auraient porté les cendres au Capitole. L'heureux vainqueur et le vaincu sans reproche ont eu, après leur mort, un sort bien différent :

L'un dans un panthéon a vu dresser sa tombe,
L'autre habite un tombeau creusé par une bombe.

Ce n'était pas si mal choisi, et les cendres du héros ne pouvaient dormir sous meilleure garde. Mais le poète pensait sans doute que le temps est venu de faire mieux. Et c'est fait. Les restes de Montcalm ne seront point troublés dans leur pieux et poétique asile. Le Canada n'a point de Panthéon pour ses grands hommes, celui de la mère patrie a été indignement souillé. Mais, ici comme là-bas, Montcalm aura pour son effigie l'horizon qu'il eût choisi lui-même. A Québec, son panthéon sera le sol inoubliable qui le vit tomber en héros, avec, pour enceinte,

la nature sublime
Dans le cadre idéal d'un conte d'Orient [1]

et, pour dôme, le ciel, ce ciel qui, en dépit des défaites d'autrefois et des luttes d'aujourd'hui, continue de sourire à la Nouvelle-France.

1—L. Fréchette. *Légende d'un peuple.*

fr. Candide, O. M. C.

Monsieur

Obligé de céder Quebec à vos armes, j'ay l'honneur de demander à votre Excellence ses bontés pour nos malades et blessés, et de lui demander l'execution du traité d'echange qui a été convenu entre Sa Majesté très Chrétienne et Sa Majesté Britannique. Je la prie d'être persuadé de la haute estime et de la respectueuse considération avec laquelle j'ay l'honneur d'être,

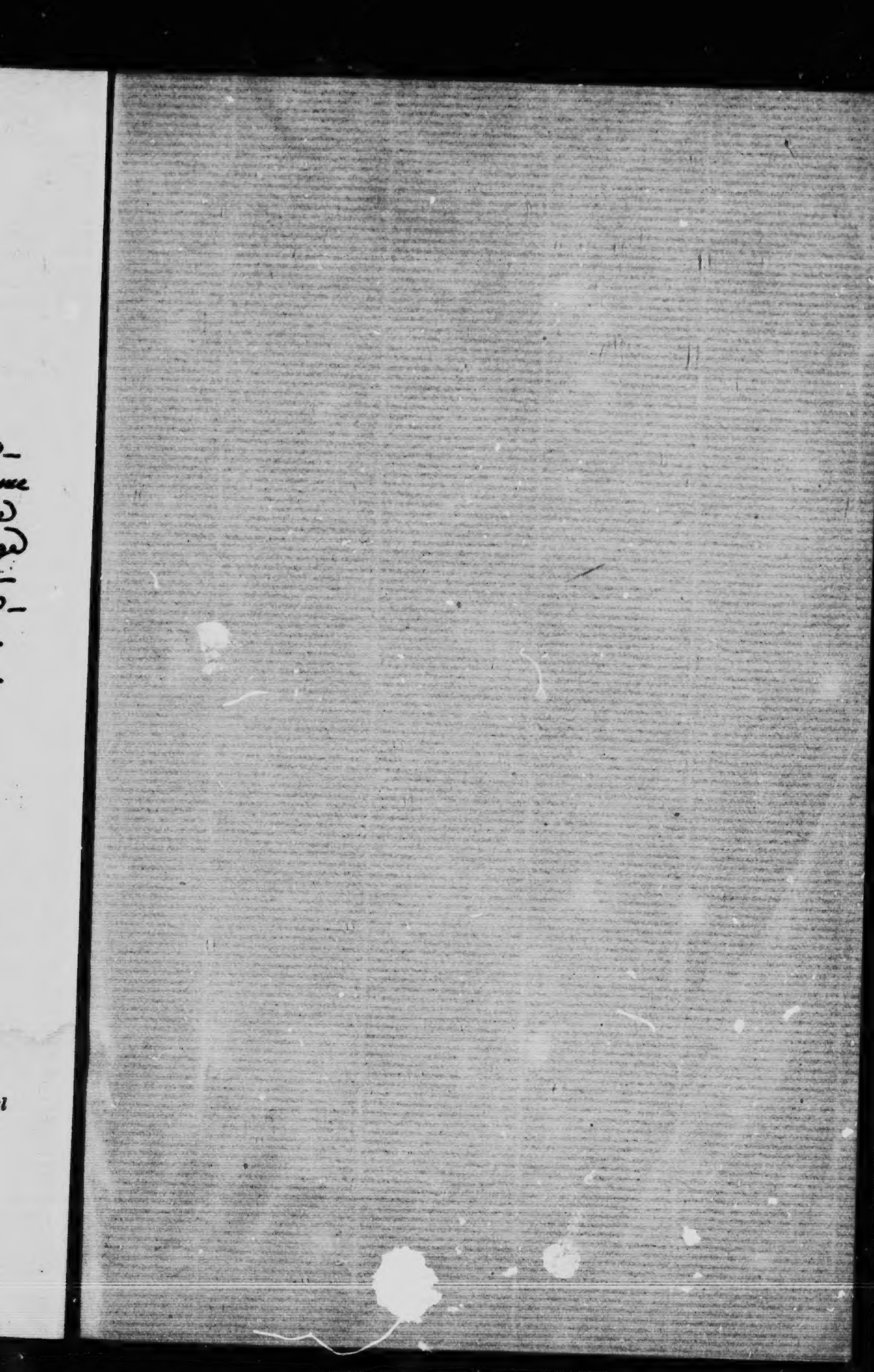
Monsieur

Votre très humble et très obeissant serviteur,

Montcalm

FAC-SIMILÉ DE LA DERNIÈRE LETTRE DE MONTCALM

(L'original est conservé dans les archives de la famille du général Townshend)



HIC JACET

Utroque in orbe æternùm victurus.

LUDOVICUS JOSEPHUS DE MONTCALM-GOZON,

Marchio Sancti Verani, Baro Gabriaci,
Ordinis Sancti Ludovici Commendator,
Legatus Generalis exercituum Gallicorum,
Egregius et civis et miles,
Nullius rei appetens præterquam veræ laudis,
Ingenio felici et litteris exculto,
Omnes militiæ gradus per continua decora emensus,
Omnium belli artium, temporum, discriminum gnarus,
In Italiâ, in Bohemiâ, in Germaniâ,
Dux industrius;
Mandata sibi, ita semper gerens ut majoribus par haberetur,
Jam clarus periculis,
Ad tutandum Canadensum provinciam missus,
Parvâ militum manu hostium copias non semel repulit:
Propugnacula cepit viris armisque instructissima,
Algoris, inediæ, vigil(i)arum, laboris patiens,
Suis unicè prospiciens, immemor sui,
Hostis acer, victor mansuetus.
Fortunam virtute, virium inopiam peritiâ
Et celeritate compensavit,
Imminens coloniæ fatum et consilio et manu per
Quadriennium sustinuit;
Tandem ingentem exercitum duce strenuo et audaci,
Classemque omni bellorum mole gravem,
Multiplici prudentià, diù ludificatus,
Vi pertractus ad dimicandum,
In primâ acie, in primo conflictu, vulneratus,
Religioni, quam semper coluerat, innitens,
Magno suorum desiderio, nec sine hostium
Mœrore extinctus est,
Die XIV Septem. A. D. M.DCC.LIX.
Ætat. XLVIII.
Mortales optimi ducis exuvias, in excavata humo,
Quam globus bellicus decidens, desiliensque defoderat,
Galli lugentes deposuerunt
Et generosæ hostium fidei commendârunt.